

## La “vraie vie”

Les deux étages rénovés du Musée d'Art Moderne à Paris sidèrent par leur profusion d'oeuvres exploratrices des possibilités visuelles. Le visiteur a le sentiment que les siècles précédents ont tellement empêché l'expressivité humaine que celle-ci dévale soudain au XXe siècle en une avalanche dévastatrice, tandis que la question, en principe résolue depuis longtemps, resurgit : A quoi ça sert ? A quoi sert l'art ?

La réponse se trouve dans la salle 23. Là est présenté un mur entier de l'atelier d'André Breton, ainsi que de nombreux objets et tableaux lui ayant appartenu. Le résultat est extraordinaire et l'émotion si forte que l'on croit être tombé dans le coeur battant du musée. Puis, reprenant pied, on comprend que l'art n'a pas d'autre sens que celui d'un accompagnement de nos existences.

André Breton refusait de faire de l'art une fin en soi. Ni artiste, ni scientifique, ni politicien, il était tout cela en même temps. Poète, collectionneur, admirateur fervent de Trotsky, Freud et de Duchamp, il fut une sorte de chercheur effréné de ce que pourrait être une relation somptueuse des êtres humains avec le monde. A l'âge de 28 ans, dès son premier *Manifeste du surréalisme*, il affirme que : “Parmi tant de disgrâces dont nous héritons, il faut bien reconnaître que la *plus grande liberté* d'esprit nous est laissée”, et, si la “surréalité” consiste à résoudre l'apparente contradiction qui existe entre le rêve et la réalité, le but est d'atteindre le merveilleux. Dans ce même texte inaugural, André Breton reprend la fameuse formule de Rimbaud, la “vraie vie” : “C'est peut-être l'enfance qui approche le plus de la “vraie vie””. Chercher cette “vraie vie”, cela ne fut pas pour Breton un vain mot comme on peut le constater en lisant la biographie passionnante établie par Mark Polizzotti<sup>1</sup> .

Breton conclut son premier *Manifeste* par les mots “l'existence est ailleurs” qui ne manquent pas de faire à nouveau écho à *Une saison en enfer* de

---

<sup>1</sup> Editions Gallimard, 1999.

Rimbaud. Le texte *Délires I* est l'histoire d'un amour impossible ou illusoire dont on s'est demandé s'il s'agissait d'une évocation de la relation avec Verlaine ou bien d'un conflit intérieur de Rimbaud. La femme dit : "Lui était presque un enfant... Ses délicatesses mystérieuses m'avaient séduite. J'ai oublié tout mon devoir humain pour le suivre. Quelle vie ! La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde. Je vais où il va, il le faut. Et souvent il s'emporte contre moi, *moi, la pauvre âme...*" Tandis que l'époux infernal prétend ne pas aimer les femmes et affirme que "l'amour est à réinventer" parce que les femmes soit ne pensent qu'à la sécurité matérielle soit sont dévorées par des brutes "sensibles comme des buchers". Plus loin, l'amante continue de se plaindre : "A côté de son cher corps endormi, que d'heures des nuits j'ai veillé, cherchant pourquoi il voulait tant s'évader de la réalité. Jamais homme n'eut pareil voeu. Je reconnaissais, — sans craindre pour lui, — qu'il pouvait être un sérieux danger dans la société. — Il a peut-être des secrets pour *changer la vie* ? Non, il ne fait qu'en chercher, me répliquais-je."

Participant à un colloque sur Eluard dont il fut l'ami à partir des années 40, Guillevic fait remarquer que s'il y avait une sorte de complaisance à la douleur chez les romantiques et chez certains symbolistes, une rupture est apparue à partir de Rimbaud, et que la poésie moderne, dont celle d'Eluard, se distingue "dans la volonté, dans la recherche dans la tension vers le bonheur au lieu de l'acceptation du malheur"<sup>2</sup>.

Guillevic avait par ailleurs répondu de façon très précise à la question sur le sens pour lui de l'art et de la poésie lors d'une conférence qu'il prononça en Belgique en 1965<sup>3</sup>. Dans ce texte-manifeste, il prend l'exact contrepied de

---

<sup>2</sup> *Europe*, n° 525, janvier 1973, page 58.

<sup>3</sup> *Europe*, n° 443, mars 1966, pages 18 à 27.

Rimbaud : “Matérialiste conséquent, je postule que nous sommes “au monde” et qu’il dépend de nous que “la vraie vie” soit présente, de plus en plus présente”, et il précise : “Oui, c’est la fonction même de la poésie de tendre à rendre présente “la vraie vie”. Et pour cela d’adapter l’homme au monde et le monde à l’homme”.

Pour Guillevic, la poésie doit “inventorier le domaine de la sensibilité humaine et, sans repos, repousser plus loin ses limites, essayer de les franchir. Il s’agit en définitive “d’inventer l’homme”, rôle qui est partagé avec les autres artistes et les scientifiques. Cependant, le propre du poète est d’utiliser le langage, qui est l’un des éléments les plus importants du patrimoine de chaque peuple.

Si Breton parle de “merveilleux”, Guillevic conclut avec la notion de fête. Dans une sorte de “sacré” qui “exclut toute transcendance”, le poème donne l’idée d’un “ton de vie”, il transmet le “frisson qui naît quand l’homme touche les limites de son être et tente de les franchir, et la raison applaudit, suit et tremble de se perdre”. C’est une fête que le poète prépare. Le poète, par ses textes, “prépare l’homme à la fête”.

Eugène Michel  
Juin 2000